

Madame Eulalie

Melle Sophie Vandemaele, née à Wacken le 6 Juillet 1812 ; professe le 19 Mars 1838, décédée le 23 Février 1871.

Elevée pieusement, entourée de bons exemples, Sophie se conserva toujours bien dans le monde. Sa vocation à la vie religieuse fut peut-être la récompense de son innocence et de sa piété.

Madame Eulalie embrassa de grand cœur, la sainte obéissance ; on la vit aller d'une maison à l'autre, d'une fonction plus élevée à une fonction modeste, de supérieure redevenir simple religieuse, avec la plus aimable sérénité. Cependant elle demanda souvent à être déchargée de la supériorité. Son attrait pour la pauvreté, la mortification, les œuvres de charité lui avaient rendu ces vertus très familières. C'est Madame Eulalie qui de concert avec Monsieur l'Abbé Gillis fonda l'association de la Sainte Famille à notre maison de Malines. Pendant son séjour à l'Immaculée Conception, elle s'occupa de l'école des pauvres aussi longtemps qu'elle put. Sa prière n'était point interrompue : la présence de Dieu, les oraisons jaculatoires la tenaient dans un recueillement habituel. Elle avait pour Saint Joseph une dévotion toute filiale recourant à lui, avec une confiance qui ne se rebutait jamais, quelque retard que le Saint Patriarche mit à l'exaucer.

Le maintien soigné, l'air grave de Madame Eulalie voilaient une âme affectueuse et candide, un caractère ouvert, une aimable simplicité. Elle aimait à parler de choses pieuses et elle avait toujours un bon mot à dire aux enfants pour les porter au bien.

Longtemps avant qu'elle ne s'en aperçut, notre chère soeur portait à l'intérieur le commencement d'un mal sans remède. Elle éprouvait de temps en temps des douleurs, qui passaient. Enfin l'accident se déclara et fit de rapides progrès. Dans la crainte d'un dénouement possible, le médecin conseilla de l'administrer ; la malade eut quelque peine à s'y résigner, tant il lui semblait qu'elle n'allait pas mourir encore. Toutefois, elle reçut les saints sacrements avec une grande dévotion. Soit que le repos eut amélioré l'état de notre malade ; soit plutôt que l'extrême Onction eut adouci son mal, elle parut aller mieux. C'est alors qu'elle écrivit à sa supérieure la lettre suivante :

« Il est juste que j'emploie mes premières forces à vous écrire pour vous remercier de toutes vos bontés pour moi, d'abord pour vos bonnes prières et ensuite pour votre si agréable visite. Cette visite, chère Mère, m'a fait tant de plaisir que je ne saurais assez vous en témoigner de reconnaissance. Le médecin me trouve mieux ; pour moi, je me trouve à peu près comme à l'ordinaire ; je ne me suis jamais sentie mal, excepté le jeudi et le vendredi de la semaine sainte, heureuse d'avoir eu une petite part à la passion de notre bon Sauveur. Je ne souffre pas beaucoup, mais aussi longtemps que ce mal intérieur ne se dissipera pas, il y a peu d'espoir ; je me remets entièrement entre les mains de Dieu pour la vie comme pour la mort. Je n'appréhende pas la mort. Si le bon Dieu daigne m'accorder encore quelques années, je tâcherai de les employer à sa gloire et de mériter pour le Ciel ; alors je serai encore un peu utile à notre cher Institut. Quel bonheur d'être religieuse et surtout de l'être dans une congrégation où règne tant de charité. Plus d'une fois, j'ai été touchée, jusqu'aux larmes, en apprenant les prières qu'on faisait pour moi. Jusqu'à présent, je n'ai pas su prier beaucoup, mais le bon Dieu ne demande pas de longues prières et je n'ai pas manqué de prier pour toutes mes sœurs et surtout pour vous, ma bonne Mère. Je me suis souvent occupée de vous avec le bon Dieu et certes s'il dépendait de moi tout vous réussirait ; mais que dis-je, ce n'est pas là, le chemin de la sainteté. Le bon Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient. Oserais-je vous prier, ma bonne Mère, de présenter mon respect à ma révérende Mère Raphaëlle et à ma révérende soeur Marcelline et mes amitiés à toutes mes chères sœurs, je les remercie de leurs bonnes prières ; je leur demande surtout cet acte de charité après ma mort afin que je puisse jouir sans retard de la présence de mon divin Epoux, de celle de nos célestes Patrons Marie et Joseph, être dans la société de notre vénéré Père et de nos chères consœurs. Etant à la source du vrai bien, de toute richesse, le Sacré Cœur, je vous rendrai avec usure tout ce que vous avez fait pour moi. Je me sens fatiguée, il faut que je finisse. Si je puis guérir, je le devrai aux nombreuses prières qui ont été faites pour moi et peut-être bien aussi au remède de ma chère soeur Angélique. C'est depuis que j'en fais usage que le médecin me trouve mieux. Merci, ma bonne Sœur. »

Ces sentiments si touchants de piété, de reconnaissance, d'amour filial pour notre congrégation s'accrurent encore dans la suite de la longue maladie de notre vertueuse soeur. Le mieux qu'elle signale en terminant son édifiante lettre, ne se soutint pas. L'approche de l'hiver rendait incommode son séjour à l'Immaculée Conception ; son état permettant encore de la transporter, on la conduisit à la maison de St Joseph. La communauté se montra religieusement sensible à son départ ; elle-même témoigna d'édifiants regrets ; mais une réception attendrissante de sainte amitié l'attendait à Alost ; toutes les religieuses vinrent la recevoir et l'accompagnèrent à la chapelle où elle pria quelques instants. Notre chère malade passa six mois encore dans des alternatives continuelles de souffrance plus ou moins vives. Sa patience, son égalité d'humeur, son abandon à la sainte volonté de Dieu édifiaient tout le monde. Elle eut le bonheur de pouvoir communier tous les jours de règle, de recevoir une seconde fois les derniers sacrements ; il lui fut possible jusqu'à la fin de prier beaucoup et avec toute sa présence d'esprit. Elle parlait peu de la mort, mais elle y pensait beaucoup ; elle préférait d'ailleurs se tenir dans un passif abandon à Dieu. Cette bonne soeur renouvela de la manière la plus affectueuse ses sentiments de gratitude à sa supérieure pour les soins si maternels, si pieux qu'elle en avait reçus. Elle fit assurer sa supérieure générale qu'elle aurait instamment recommandé toutes ses intentions lorsqu'elle serait auprès de son divin Epoux.

Les derniers jours de sa vie furent pénibles ; elle éprouva de fréquentes syncopes qui faisaient croire à sa fin. Après l'une d'elles la malade dit doucement à la révérende Mère : « Est-ce à présent que je suis à l'article de la mort ? Oui, je le pense, » répondit la supérieure. La physionomie de la mourante resta parfaitement calme et sereine. Elle suivait de même les prières des agonisants chaque fois qu'on les récitait ; elle baisait amoureusement le Crucifix, le tenait serré contre son cœur ; enfin, elle manifestait toutes les saintes dispositions d'une fervente épouse de J.C. C'est dans cet heureux état que la mort la trouva et la retira de ce monde, le jour même de l'anniversaire du décès de notre bien aimée soeur Kostka. Elles célébrèrent ensemble ce premier anniversaire céleste.